

LA LUTTE

Organe Anarchiste

Le N° 10 Cent.

PARAISSANT LE DIMANCHE

Le N° 10 Cent.

ABONNEMENTS

Trois mois 1 fr. 50
Six mois 3 fr. »
Un an 6 fr. »

Etranger : le port en sus

BUREAUX ET RÉDACTION

73, Rue Pierre-Corneille, 73
LYON

De préférence pour les lettres, prière de les adresser à un ami de Lyon afin de les remettre à la Rédaction.

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, rue Pierre-Corneille, 73, tous les jours, de 8 à 10 h. du soir.

LA LIBERTÉ ET LA LOI

Depuis que l'humanité se débat dans ses fers, combien de gouvernements ont exploité ce nom sublime de LIBERTÉ ! Combien de tyrans se sont servis de la puissance de cette devise populaire pour ébranler les armées et faire égorger les peuples.

Si nous ouvrons l'histoire, nous pâlissons d'horreur en voyant les crimes sans nombre qui se sont commis au nom de la Liberté.

C'est aussi au nom de la Liberté que se proclament les Républiques, qu'elles sont renversées, puis rétablies de nouveau et renversées encore....

Et pourquoi ?

Parce que tous les gouvernements, sans en excepter un seul, ont tour à tour prostitué ce nom de Liberté derrière lequel ils cachaient un règne de mensonge, d'hypocrisie et de tyrannie.

Depuis le Droit divin jusqu'à la Convention, la République de 1848 et l'Empire de 1852 ; depuis la Monarchie constitutionnelle jusqu'à la République actuelle, la Liberté n'est et ne peut être qu'un vain mot.

Sous toutes ces formes de gouvernement, la LIBERTÉ, comme le supplicé par les mains du bourreau, est tuée par la LOI.

Et les Républiques encore plus que les monarchies s'en font un masque. En effet, ne voyons-nous pas aujourd'hui même les roitelets en cravate blanche qui dévorent nos impôts, incrustent cette immortelle devise dans la pierre de nos monuments publics dont ils font leurs palais ?

Ne voyons-nous pas le gouvernement actuel prostituer ce mot de Liberté en tête des anciennes lois draconiennes après les avoir rajournées par des procédés odieux ; ne parlons pas de la loi de 1872 sur l'Internationale, dont on vient de faire une si belle application, mais prenons celles qui portent le cachet « libéral. »

« Loi sur la LIBERTÉ de la presse. »

« Loi sur la LIBERTÉ de réunion. »

« Loi sur la LIBERTÉ d'association. »

Eh bien ! une seule de ces trois lois, celle qui passe pour le chef-d'œuvre de libéralisme de la République des princes, la loi sur la presse enfin, qui, dans le seul procès de Lyon distribue déjà plus de

trente années de prison, sans compter les amendes.

Il est vrai que le 1^{er} article de cette loi proclame la liberté, mais les 69 qui l'accompagnent sont là pour l'égorger au plus vite, sans compter les ordonnances, décrets et articles du Code pénal qui lui donnent le coup de grâce.

Car toutes ces lois, votées au mépris de leur mandat par les députés bourgeois, sont interprétées par les Jacomet, selon leur caprice ou plutôt d'après les ordres qu'ils reçoivent du ministère en place ; la justice n'y est pour rien et la perspective d'un petit ruban rouge ou d'un siège au Sénat l'emporte sans secousse sur la conscience et l'équité.

Nous n'exagérons pas, les faits sont là pour nous donner raison et nous permettre de tirer de cette prostitution de la justice cette déduction logique, à savoir : que toute loi, que tout pouvoir, que toute direction abandonnée aux mains d'une poignée de privilégiés, qu'ils le soient par le sabre, le goupillon ou le suffrage universel (prétendu tel), sont la négation la plus absolue de la liberté. C'est actuellement le cas.

Aujourd'hui, il n'y a en effet, pour nous, prolétaires, qu'une seule liberté, celle d'être les esclaves des exploités ou de mourir de faim. Nous contenterons-nous toujours d'une pareille situation ?

Nous ne le croyons pas, car s'il y a encore beaucoup d'indifférents ou de peureux dans les rangs du Proletariat, chaque jour en voit diminuer le nombre ; peu à peu les yeux s'ouvrent à la lumière et nous sentons que l'heure n'est pas loin où les descendants des Bagaudes et des Jacques s'uniront sous l'étendard de la Révolution au noble cri de Liberté.

Mais que les travailleurs prennent garde de ne pas fausser les résultats de la prochaine Révolution, en laissant se reconstituer sur les débris de la société qu'ils auront détruite une nouvelle classe de privilégiés dont nous apercevons déjà les éléments dans certaines individualités présomptueuses qui parlent de supprimer la bourgeoisie actuelle, mais qui caressent l'espoir de devenir les bourgeois futurs.

Eh bien ! nous, anarchistes, nous ne voulons pas qu'il en soit ainsi, ne voulons pas que si nous luttons, si nous nous exposons à chaque heure à perdre le peu de liberté qui nous est laissée, (mais forcément) par nos maîtres, si nous sommes au besoin

prêts à mourir, c'est pour créer un régime fondé sur l'Egalité intégrale et donner à cette Egalité des garanties telles qu'elle soit indestructible. Désormais notre but, que nos ennemis les plus acharnés ne traitent plus d'utopie, est de conduire la prochaine Révolution, à fermer pour toujours l'ère des massacres des peuples et d'assurer le règne éternel de la vraie Liberté !

LES DEUX MÈRES

Luna, — compagne dévouée du prolétaire, — partageant avec lui ses joies et ses douleurs, donne le jour, à de robustes garçons, en pleurant, les élevant, en fait des hommes, et, pour prix de tant de sollicitude, ne demande à la Société que le droit d'être respectée par elle.

Le père, traînant la discorde sur ses pas, pousse de proie et voleuse d'enfants, prostituée à tous les despotes, quand l'heure opportune est arrivée, pénètre sous le toit du travailleur paisible, s'impose à la famille et vient effrontément s'asseoir au foyer.

Qu'est-ce ? — dit l'humble ménagère, et de quel droit viens-tu réclamer ? — Je suis la MÈRE PATRIE, répond la rieuse. N'as-tu pas un fils charmant, jeune, vigoureux et bien constitué, fruit de vingt ans d'abnégation et de persévérance, espoir de ta vieillesse ? Eh bien ! tu vas me le céder pour en faire un soldat. Qu'il revienne un jour sain et sauf après de toi, ce n'est pas impossible ; mais que je te le ramène manchot, ou criblé de balles, il n'y aura rien surprenant... Enfin, bonne femme, ceci n'est point ton affaire, et tes larmes me touchent. Loin de te offrir mes secours, — ajoute la marâtre, — j'ai pris soin jusqu'ici de m'effacer et de te laisser toutes les CHARGES et toutes les RESPONSABILITÉS de l'ÉDUCATION ; maintenant que la besogne est terminée et que tu penses en recueillir les justes fruits, je viens prendre ton lieu et place, car mes droits passent avant les tiens : je suis la MÈRE PATRIE. Remplacer l'Instrument du Travail par l'Arme de Destruction et l'Atelier par le Champ de Bataille, conquérir des Territoires, inventer des Frontières, tel est le but que je poursuis à travers les âges. Les escarpes militaires du Mexique, de Crimée, de Chine, de Tunisie... Waterloo et Sedan ! voilà mes œuvres. Les ASSASSINS galonnés sont mes HÉROS ; les PROLÉTAIRES sont mes ESCLAVES : les poètes chantent mes exploits, les financiers escomptent mes prouesses, et le peuple, toujours inconstant, applaudit à mes triomphes, qui sont autant de défaites pour lui...

Armés de glaives meurtriers, si deux hommes de nations ennemies, — oubliant tout à coup qu'ils doivent se haïr, — venaient à se tendre une main fraternelle, ma hache se lèverait pour les séparer et pour les punir : je suis la MÈRE PATRIE.

LE PILLAGE

Quoique les manifestations des 9 et 11 mars soient déjà un peu éloignées de nous, nous croyons bon d'y revenir encore ; du reste, la condamnation de nos amis qui avaient convoqué celle du 9, venant leur donner un regain d'actualité, et ensuite il est toujours bon de s'appuyer sur les faits qui s'accomplissent, afin de bien en tirer les enseignements qui s'en dégagent. Malgré les calomnies et les mensonges de la presse bourgeoise, on sait dans quelles circonstances elles se sont produites, on sait qu'il y a actuellement sur le pavé de Paris (ce qui ne lui est pas particulier du reste), une foule énorme d'ouvriers sans travail, par suite de la crise industrielle qui sévit depuis si longtemps, dans toutes les corporations ; or, dernièrement, quelques-uns de ces travailleurs, las de se serrer le ventre pour la plus grande jouissance des exploités, s'avisèrent de

tous ceux qui se trouvaient dans le même cas qu'eux à une grande réunion en plein air, pour demander au gouvernement qu'il prenne des mesures, afin d'assurer du travail à ceux qui n'en avaient pas.

Comme on le voit, cet ordre du jour n'était pas bien féroce, mais il suffit que nos gouvernants bourgeois aient vu se dresser devant eux le spectre des réclamations, de la misère, pour que le trac les prenne ; ils ont tellement conscience de l'illégitimité de l'exploitation qu'ils font subir aux travailleurs et des idées de haine que cette exploitation doit naturellement leur attirer, qu'il suffit qu'on les menace d'aller leur réclamer quelque chose pour qu'ils se voient déjà perdus, sentant en eux-mêmes que leurs revendications à des réformes anodines quand ils sont en droit de réclamer tout ; aussi, dès que l'annonce de ce meeting fut faite, les menaces de la police commencèrent à pleuvoir, les affiches qui y convoquaient la population furent arrachées, on essaya d'intimider la masse, en faisant dire par tous les laquais de plume que le gouvernement bourgeois tient à sa solde, que l'on s'opposerait à toute manifestation, par la force s'il le fallait, etc., etc. ; enfin, rien ne fut oublié pour décourager les timides.

Mais le gouvernement devait s'apercevoir que les menaces et les déploiements de force ne peuvent rien contre la faim, et que lorsque la misère le talonne trop fort, le travailleur peut sortir de l'apathie dans laquelle il paraît actuellement plongé, préférant encore mourir d'une balle dans le ventre, en essayant de conquérir sa place au soleil, que de crever bêtement de faim dans un coin sans profit pour personne. Nous ne ferons pas ici l'histoire de ces manifestations que nous connaissons tous, nous n'énumérerons pas les carreaux brisés des maisons bourgeoises, les voitures de maîtres défoncées, les coups de poing en pleine figure d'agents trop zélés, ceci ne sort pas de la manière d'agir des manifestations ordinaires, ce que nous voulons mettre en évidence, c'est ce fait qui, selon nous, est le caractère de ces manifestations, et en même temps une promesse d'encoura-

gement pour l'avenir; c'est celui-ci pendant qu'une partie des manifestants allaient devant le palais de l'Elysée, une colonne forte de 4 à 5,000 ouvriers se groupait autour d'un drapeau noir, et se promenaient dans Paris, pillant, à la barbe des argousins, les boulangeries qui se trouvaient sur leur passage, distribuant le pain aux ménagères qui venaient leur en réclamer et à tous ceux qui avaient faim.

Certes, nous sommes pour notre part absolument opposés aux manifestations dans la rue qui auraient pour résultat de mettre le plus grand nombre des militants aux prises avec les agents de l'autorité, et mettre ainsi de pure perte le parti en coupe réglée de ses hommes d'action; mais en présence des magnifiques résultats de cette journée, nous ne pouvons qu'applaudir des deux mains, car c'est la première fois que l'on voit dans une manifestation pacifique, la foule s'emparer résolument des vivres dont elle a besoin et porter ainsi une première atteinte à la propriété individuelle que, jusqu'ici, elle avait si bêtement respectée.

En effet, il faut remonter jusqu'aux époques troublées de 89 pour trouver quelque chose d'analogue, mais loin d'être aussi prononcé, car la foule, au lieu de s'emparer purement et simplement de ce dont elle avait besoin, avec les scrupules et les préjugés dont on l'avait saturée, se contenta de les taxer, ce qui, du reste, n'empêcha pas les républicains bourgeois d'alors de traiter ceux qui l'avaient fait de bandits, de voleurs, d'agents royalistes, etc., absolument comme l'ont fait les radicaux de notre époque, ce qui prouve que quand on met le pied en dehors de la légalité, il n'en coûte pas plus de mettre les deux, ce qui nous prouve encore que ce sont bien toujours les mêmes insultes et les mêmes calomnies qui poursuivent ceux qui cherchent à faire voir clair aux travailleurs en leur montrant l'endroit sensible où il faut frapper ceux qui les exploitent.

Les journaux bourgeois, pour donner une base à leurs calomnies, se sont appuyés sur ce fait: c'est qu'ils avaient rencontré dans la foule quelques personnes connues comme royalistes avérés; ce que tout le monde ne sait pas, c'est que toujours été le fait des

royalistes, de chercher à pêcher en eau trouble? Mais en quoi sommes-nous responsables de cela, en voilà bien d'une bonne, sous prétexte que les royalistes auraient l'intention de profiter des mouvements que l'on pourrait faire, il faudrait que les travailleurs continuassent bêtement à crever dans un coin, sans se plaindre, sous prétexte de sauvegarder la République; il faudrait continuer à nous laisser exploiter par ceux qui ont su l'organiser à leur profit. Allons donc, pour nous, les gouvernements se valent, empire, royauté ou république, nous ne voulons pas plus des uns que des autres, et aussi bien contre les uns que contre les autres, nous continuerons à affirmer nos revendications, et chaque fois qu'une entrave ou une calomnie nous viendra de quelque part que ce soit, nous ne regarderons pas si nous avons à faire à un anarchiste ou à un républicain, pour lui administrer la correction qu'il aura méritée.

Et que les souteneurs bourgeois le sachent bien, ce ne sont pas leurs insultes qui nous feront reculer, un des leurs a déjà reçu ce qu'il méritait, il en reste d'autres, ils y passeront; quant aux royalistes, chaque fois qu'ils chercheront à se mêler de ce que nous entreprendrons, à ceux qui seront reconnus, nous leur ferons passer, une bonne fois pour toutes, l'envie de recommencer. Mais le succès de nos idées a trop dépassé nos espérances, pour que nous nous arrêtions en chemin, et le résultat des faits passés ne peut être qu'un encouragement à recommencer.

LES VRAIS FAINÉANTS

Réponse au « Progrès » de Lyon
numéro du 8 avril

C'était en 1869.

Je faisais mon tour de France.

Sans travail depuis deux semaines, je battais en vain la ville et la campagne pour en trouver.

Enfin, à Lyon, après avoir couru d'atelier en atelier, et essuyé cent refus, je trouvai un patron qui me dit: Venez commencer demain.

Mais quand je lui demandai de me permettre de commencer immédiatement, expliquant de mon mieux ce que je voulais, il me dit: « Vous m'avez dit que vous mettriez au travail par l'aveu d'un jeune forcé de vingt-quatre heures, — mes dix derniers sous avaient été donnés la veille à un logeur à la nuit, — l'employeur changea de visage, il me toisa de la tête aux pieds et, brusquement, avec un retournement de tête qui me fit monter le rouge aux oreilles et le sang au cœur, il me jeta ces paroles: « Vous mangez donc tout, jeune homme, quand vous travaillez; eh bien! je n'occupe pas ceux-là, vous pouvez aller ailleurs. Et tandis que, triste et l'estomac tiraillé parla faim, je refermais la porte, j'entendis le patron murmurer ce mot: *fainéant!* »

Cet homme était chez lui, puis il était patron, l'eussé-je corrigé que l'on m'eût donné tort, et de plus arrêté de son moyen d'existence et finalement emprisonné, je me tus, mais dans le regard que je laissai tomber sur celui qui m'insultait, brilla pour la première fois l'implacable haine que je voue à ceux qui exploitent l'ouvrier, lui volent le fruit de ses sueurs et ensuite insultent lâchement à sa misère.

Depuis ce jour aussi je cherchai à distinguer entre les travailleurs et les fainéants.

Jusqu'à là je m'étais accoutumé à considérer les choses et les gens d'après ce que j'en entendais dire; je me figurais, comme beaucoup, que tout marchait pour le mieux dans la société actuelle, et que les différences de conditions parmi les hommes devaient leur source dans leurs défauts personnels et étaient, en somme utiles à la généralité.

Jamais, en voyant passer un brillant carrosse au fond duquel s'élevaient les riches toilettes des gens du grand monde allant à leurs plaisirs, ou, lorsque le soir, regagnant mon taudis, je passais sous les fenêtres étincelantes d'un capitaliste, jamais, dis-je, je ne m'étais demandé pourquoi ici des gens s'amusaient, dansant, chantant, festinant, se plongeant, en un mot, dans tous les joyeux excès, ici d'autres manquant du nécessaire.

Toutes ces choses me semblaient naturelles ou tout au moins inévitables, j'avais en quelque sorte fait dans cet adage:

« Il faut des gens de toute façon pour faire un monde », et je passais ne songeant bientôt plus à ce que je venais de voir ou d'entendre; quelquefois même je m'endormais sur mon dur et punaiseux grabat en chantonnant l'air jeté par le piano des bourgeois en fête, sans que le plus petit soupire pût faire croire que j'enviais leur sort.

Le lendemain, la cloche de l'atelier me semblait bien, il est vrai, une assez triste musique auprès des sons mélodieux rendus par le piano et la voix fraîche de la pianiste.

Mais bah! cinq minutes de travail, un couplet grivois et tout était oublié, et bien mal reçu eût été celui qui serait venu me parler de bouleversement social, et me montrer les fainéants ailleurs que dans ceux qui tendaient la main aux passants, ou encore dans ceux qui flânaient à l'atelier et, comme on dit, *coulaient le patron*.

Mais le jour où ce mot de fainéant résonna à mon adresse, lancé par un individu qui me connaissait pas et auquel je venais demander du travail, l'épais bandeau qui me couvrait les yeux fut arraché, je compris qu'une grande injustice existait et je voulus savoir.

Je me demandai tout d'abord si j'étais à classer parmi les fainéants, tels que je les comprenais alors.

Eh bien! non, car mes mains avaient, — comme elles l'ont encore du reste, — cette rudesse, ce hâle, cette *différence* qui inspirent tant de respect au *Progrès*, — et pour cause, — bien plus, l'une de ces mains était mutilée par un de ces accidents de travail qui ne mutileront jamais, j'en suis certain, les doigts *ou-gueux* des plumitifs qui vivent du fruit de leurs canards et de leurs lâches délations.

On n'avait donc pas le droit de m'appeler fainéant.

Mais cette justice intime ne pouvait me suffire.

Je voulus savoir s'il existait vraiment des fainéants et, si oui, dans quelles individualités on devait les voir.

Je n'eus qu'à regarder et je vis qu'il y avait, en effet, en France comme dans tous

les autres pays, une poignée d'individus qui méritaient la honteuse épithète de fainéants, seulement au lieu de les voir dans les anarchistes, je les vis dans ceux qui s'enrichissent, s'engraissent, s'amuse et se vautrent dans toutes les jouissances aux dépens de ceux qui travaillent, suent, fatiguent, sans trêve et sans relâche.

Je vis que les premiers, après une vie de paresse, de plaisirs, de sales et dégoûtantes débauches, s'en allaient en terre couverts de fleurs, entourés de magnificences et d'hommages payés avec l'argent de ceux qui, après une existence de labeur, d'honnêteté et de privations, allaient mourir dans le lit d'une rivière ou sur le grabat d'un hôpital.

Je vis que la fille du peuple, plus exploitée encore que ses frères, est souvent, pour avoir du travail ou obtenir un salaire lui permettant de vivre, *obligée de plaire à son maître* ou à l'un de ses gardes-chiourme, je vis que la prostitution qui guette les passants — moins grande, ô *Progrès*, que celle qui s'étale dans les salons de tes maîtres, — ayant sa cause dans la misère, et celle-ci dans la cupidité des exploités, la responsabilité de cette horreur sociale doit, par conséquent, retomber tout entière sur ceux-là même qui affectent de la dénoncer au mépris public... Ils savent bien cependant que, s'il y a des prostituées, c'est que souvent il s'est trouvé des fils de bourgeois pour exploiter la misère ou corrompre le cœur des filles de la classe ouvrière, avec leurs paroles menteuses ou l'or volé aux sueurs de leurs propres parents de ces victimes.

Je vis qu'il y avait, pour tenir à l'état permanent ces choses horribles, des lois, des magistrats, des policiers et des journalistes; que la plupart de ces derniers gredins, pétris de bassesse, de servilité, toujours prêts à courber l'échine devant le pouvoir, pour caquer leur cœur par une pièce de cent sous trempée dans la boue, le sang au besoin; mettant leur plume infecte au service de la police, mentant sans cesse, falsifiant, dénaturant les faits, volant en un mot l'argent de leurs lecteurs.

Je vis ces êtres abjects, payés par ces fainéants qui, sous le nom de ministres, députés, prêtres, etc., etc., broutent au pré du budget pour entretenir le travailleur dans le respect et la crainte d'une autre sorte de fainéants appelés patrons; et, qu'aux yeux de ces plumitifs sans pudeur, est taxé bon ouvrier celui qui, docile à leurs dégradantes leçons, s'abaisse, rampe devant le maître qui le vole et le méprise, et mauvais ouvrier celui qui prive sa maigre table du vin dont ses forces auraient tant besoin, pour venir en aide, non seulement à ceux qui tombent mutilés, martyrisés, broyés dans la tâche quotidienne, pour remplir le coffre-fort de l'exploiteur, mais aussi aux familles des vaillants qui expient au fond des poches bourgeois le crime d'avoir fait appel au droit des travailleurs, pour renverser un système social, qui permet qu'une poignée de parasites, de repus, de fripons, s'engraissent des sueurs et du sang de l'ouvrier.

Voilà ce que l'insultante humanité d'un exploiteur me fit comprendre; et depuis, quand je vois passer des gros ventres, des belles toilettes, de larges galons, de hautes toges, des faux-culs, des petits crevés et des journalistes, voire même ceux du *Progrès*, je me dis: Voilà les vrais fainéants!

DIVAGATIONS RADICALES

Dans une réunion publique, tenue à Paris la semaine dernière, quelques tapageurs ayant été mis à la raison, nos bons radicaux lyonnais se saisirent de ce fait et proclamèrent que l'anarchie va en mourir. Ils continuent de plus belle à insinuer à la clientèle de leurs journaux, que le mot anarchie est synonyme de dynamite, de poignard ou de incendie. Ils savent très bien que ce mot d'anarchie a une signification très vaste, que nous avons fait entendre dans notre déclaration de principes, ils savent très bien que quand on veut des réformes, la première chose à faire est de nier, dans sa pensée d'abord, avant de le détruire, l'obstacle à ces réformes, ils détruisent ce que nous entendons par réformes, ils connaissent l'obstacle, l'Etat en tout ce qu'il a d'inhumain; ils savent que l'anarchie est cette conception audacieuse-

ment affirmée: la négation du pouvoir gouvernemental.

Mais, comme ce pouvoir gouvernemental a pour eux quelque chose de si alléchant, qu'il n'est pas possible à tous ces fainéants d'en médire; comme ils espèrent tous, chacun leur tour, et à des degrés divers, aller manger au râtelier gouvernemental, ils ont tous un intérêt plus ou moins immédiat à ce que l'ouvrier conserve ce râtelier en bon état, et à ce que le paysan continue à y jeter son foin.

Allons, tas d'hypocrites! meute de vendus! venez à l'atelier apprendre ce que vaut le pain, ou bien allez aux champs apprendre à le faire pousser; et quand vous saurez cela, et que vous aurez des principes, vous viendrez alors nous dire si vous êtes des gouvernementaux ou des anarchistes.

EMBARRAS MAGISTRAL

La cour de cassation n'a pas encore trouvé le joint pour rejeter valablement le pourvoi de nos amis Bordat et Tressaud. Espérons qu'elle ne sortira de cet embarras qu'en condamnant la cour d'appel et en ouvrant tout simplement les prisons aux détenus politiques.

Tous ceux qui ont assisté aux séances privées, — dont l'entrée était tout aussi libre d'ailleurs que celle des séances publiques, — des adhérents de l'*Etendard* savent fort bien qu'il n'a jamais été question d'affiliation internationale; que Bordat ni Tressaud, ni aucun autre n'a pu, à son insu, se trouver lié à une internationale quelconque, et que les attachés quand même à ce fantôme est la plus extravagante et la plus coupable des injustices. Laissons réfléchir la cour; elle est, à coup sûr, plus embarrassée que les anarchistes.

Le citoyen Gay a déposé dernièrement, au Conseil général, un vœu d'amnistie dont nous le remercions bien sincèrement.

Il y a du courage héroïque à juger hautement le vandalisme de la caste gouvernementale.

En voici les termes:

« Le Conseil général du Rhône, « Considérant que les jugements, les condamnations des tribunaux de Riom, de Paris, de Lyon, au sujet des soi-disant complots imaginaires ou d'opinions, sont contraires au bon sens public;

« Considérant qu'on ne peut pas s'expliquer que les républicains seuls voulant améliorer le gouvernement républicain démocratique, puissent être poursuivis, condamnés, tandis que les complots monarchistes, bonapartistes, orléanistes, qui travaillent en permanence, et au grand jour à sa destruction, sont laissés tranquilles, obtiennent, on pourrait le dire, les faveurs, les ménagements des employés de toutes les administrations et de la justice, ce qui devient scandaleux.

« Considérant qu'en laissant établir de pareilles contradictions, on ne peut que nuire au respect, à l'impartialité, aux véritables intérêts du gouvernement républicain, juste, libéral et démocratique,

« Emet le vœu:

« Que le gouvernement, que nos législateurs fassent proclamer, au plus tôt une loi d'amnistie générale pour tous les procès politiques, afin d'établir l'égalité, l'équité, l'harmonie si utiles, si nécessaires dans toutes les classes de la France.

« Lyon, le 6 avril 1883.

« François GAY aîné. »

Sur quoi, le *Courrier* signale la propriété de M. Gay à la dévastation des anarchistes.

Gageons que M. Gay continuera à dormir plus tranquillement que le *Courrier*.

Les Budgets et les Travaux publics

AVANT-PROPOS

Avant d'aborder le grave sujet que nous nous proposons d'étudier, il est nécessaire d'enregistrer un aveu en est de la part d'un journal financier, représentant légalement la classe dirigeante et financière, en parlant des dernières manifestations.

« Ces mouvements n'ont cependant pas eu d'influence sur notre marché, la bourse s'est beaucoup moins préoccupée des questions politiques qu'elle ne l'a fait des questions financières. »

« Les bruits d'emprunt, de conversion, qui n'ont cessé de circuler, ont certainement apporté l'indécision dans le marché de nos rentes, indécision d'autant plus facile à comprendre que le public, sans nouvelles exactes, n'avait pour base que des projets et des combinaisons faites par quelques spéculateurs, projets et combinaisons n'ayant pour le moment rien de sérieux. On a donc, suivant les bruits du jour, fait et défait des arbitrages entre le 5 % et le 3 % »

Il résulte que la loi de 1807, sur le taux de l'argent, devient aujourd'hui nulle, parce que la valeur réelle du numéraire n'est plus que de 3 50 %, et cela malgré les guerres périodiques déclarées pour maintenir le taux élevé et la nécessité de diminuer les rangs du prolétariat.

I

Les Budgets des puissances monarchiques

I. — D'après un aveu encore plus terrible que le premier et fait par un officier supérieur, il résulte que : « La guerre est un mal nécessaire ; elle développe le corps, fortifie l'esprit, entretient le patriotisme ; elle est la base de tout droit et de toute justice ; les intérêts du pays et de l'armée sont d'accord pour rendre une grande guerre désirable au moins tous les vingt ans, etc., etc. »

Dame ! ajoutait la *France militaire*, il semble que, pour un soldat parlant à des soldats, tout cela n'est ni mal dit, ni surtout mal pensé. Voudrait-on, par hasard, que nous enseignions à nos cadets que la guerre est une œuvre impie, que c'est péché de faire du mal à son voisin, et pitié d'envoyer à la boucherie les timides fils de nos douces et aimables compagnes ?

Il est facile de conclure que tous les gouvernements doivent consacrer, pour se conserver, une large part à ce budget de la guerre, et en voici la preuve.

Pour l'Allemagne, dont le budget est de 2 milliards 470 millions, et le budget militaire de 600 millions, ce dernier représente 21 0/0 du total.

Pour la Russie (budget de 2 milliards 570 millions et 600 millions pour la guerre), la proportion est de 26 0/0.

Pour l'Angleterre (2 milliards 970 millions et 387 millions pour la guerre), elle n'est que de 13 0/0.

On combine en ce moment, pour réduire en vingt années la dette de 4 milliards 300 millions de francs, et de réduire l'impôt à 5 pences, comme avant la guerre d'Égypte.

En outre, l'impôt sur les voyageurs des chemins de fer, qui s'élève jusqu'à un penny par mille, sera aboli.

En résumé, les recettes ont été de 89,004,000 livres sterling, les dépenses de 88,906,000 livres, y compris 3,896,000 livres pour les dépenses de la guerre d'Égypte. L'excédent est donc de 98,000 livres. Naturellement que les travailleurs n'en recevront aucune parcelle.

Pour l'Autriche-Hongrie (2 milliards 182 millions et 305 millions pour la guerre), elle s'est élevée à 14 0/0.

Pour l'Italie (1 milliard 285 millions et 213 millions pour la guerre), la proportion est de 16 0/0.

L'excédent budgétaire a été de 12 millions ; il aurait été de 40 millions sans les inondations de la Vénétie.

Enfin, pour l'Espagne (922 millions de budget total et 124 millions pour la guerre), la proportion est de 16 0/0.

Et, puisque nous parlons des budgets de l'Europe, voici une particularité curieuse :

Le budget de la ville de Paris (260 millions), est supérieur à six des nations européennes :

Les Pays-Bas (245 millions), le Portugal (190), la Suède et la Norvège (167), la Grèce (111), la Suisse (62), et le Danemark (58).

Et sa population dépasse 2 millions, tandis que le nombre des habitants de ces puissances ne dépasse pas 2 millions.

En ajoutant à cette longue liste de dépenses inutiles le budget de la France, dont le total s'élève à 3 milliards 440 millions et ses dépenses militaires à plus de 584 millions, c'est-à-dire représentant le 16 0/0 du budget total, nous arrivons au chiffre énorme de 37 milliards, pour l'Europe seulement, afin d'entretenir 6 millions d'hommes en temps de paix

et 43 millions en temps de guerre européenne.

II. — La situation des prolétaires est donc la même dans toutes les puissances. On voit chaque jour le gouffre qui reçoit toutes les ressources du travail et de l'échange devenir la préoccupation de tous les agioteurs.

Pour ces questions d'argent, il n'y a pas de frontières, on n'a pas fait des lois internationales pour défendre aux barons de la finance de s'entendre, afin d'établir leur drainage sur toutes les puissances. Car, si nous consultons chaque budget et en le comparant à sa dette antérieure, nous voyons pour tous les Etats les mêmes causes engendrer les mêmes résultats.

III. — D'ailleurs, tous les gouvernements emploient la force, soit pour vider une querelle de puissance à puissance, soit pour prélever l'impôt.

Tous les gouvernements conservent l'impôt établi sur les aliments nécessaires à l'existence, tandis que, rationnellement, il devrait exister sur le superflu des richesses, afin de diminuer les inégalités sociales.

Tous les gouvernements arrêtent et condamnent ceux qui réclament le droit à l'existence.

Tous les gouvernements nous ont créés des dettes et, parfois, ils ont fait banqueroute.

Tous les gouvernements combattent l'autonomie et la liberté individuelle, pour conserver entre leurs mains toutes les libertés et toutes les ressources.

Tous les gouvernements nous ont créés des sinécures et des parasites, témoin les 186,689 punaises noires du budget des cultes, sans compter les rouges.

Aussi, leur politique obtient-elle les mêmes avantages, traduits par les mêmes manifestations.

En Italie, par les troubles de Sicile, ou comme à Ravenne, environ quatre cents ouvriers des campagnes se sont rendus sur la place publique armés de bèches et demandant du travail.

Les gardes de la sûreté et les carabinières occupaient les abords de l'Hôtel-de-Ville.

En Angleterre, par les explosions de Charles-Street et celles de cette semaine.

En Allemagne, par l'émigration constante et les grèves ; les protestations des socialistes contre le régime du socialisme d'Etat, recommandé par M. Bismarck et qu'on cherche à introduire en France.

En Russie, par les explosions constantes, et l'impossibilité de couronner le nouveau czar.

En Autriche, par les grèves, dans toutes les contrées et principalement à Vienne.

En résumé, cette tactique de consacrer la majorité des ressources budgétaires à entretenir ces organisations inutiles et dangereuses, les a conduits inévitablement à provoquer toutes ces manifestations violentes.

C'est une preuve irréfutable que le corps social tend à se désorganiser. Il semble résulter qu'une partie active de ce corps, et surtout la partie productive, est atteinte d'un malaise général.

Nos adversaires ont avoué ce mal organique en disant : Usés par le labeur quotidien, affaiblis par l'âge, les vieux travailleurs vivent dans la plus affreuse misère. (*Lyon-Républicain* et le *Progress* du 6 avril).

Mais, ce qui caractérise surtout ces dernières manifestations, c'est la tendance de tous les manifestants à ne pas aller demander aux autorités les moyens de produire.

Ils voulaient se réunir et prendre une décision conforme à leurs besoins.

IV. — Pour revenir à notre sujet budgétaire, il nous reste à constater une fois de plus, qu'aucune parcelle de ce budget n'est destinée à produire un résultat immédiat de bien-être pour les travailleurs.

Dans ce cas, le droit de révolte est légitime. Après avoir payé, ils ont droit à recevoir le superflu lorsque les moments de gêne se présentent.

Dans ces conditions, les ressources des budgets produisant les mêmes résultats désastreux, il est rationnel de dire que la cause exacte réside donc dans l'organisation même de la société actuelle.

Or, tous les peuples d'Europe possèdent un gouvernement national, et une foule de gouvernants, destinés à s'entendre pour ne rien produire et à conserver une grande part de la richesse

ne laissant aux producteurs que la part nécessaire pour se reproduire, s'élever et s'entretenir. Voilà nos ennemis !

V. Pour les travailleurs, la misère n'a donc pas de frontières. Il y a longtemps que cette question est la même pour tous ; nous sommes tous intéressés à la résoudre. Et le plus tôt possible sera le meilleur.

Aussi, nous ne devons pas craindre d'étudier ce que nous coûte annuellement et depuis longtemps, les gouvernements, et cela avec des chiffres, afin de mettre nos adversaires dans l'impossibilité de contester nos arguments.

Et, à l'opposé de leur procédé, d'employer la force pour résoudre des questions de crises commerciales et industrielles, nous répondrons par la force du raisonnement.

Nous ne parlerons toujours, lorsqu'on nous insultera pas, et nous laisserons le soin de terminer les discussions par *a regular row* à tous les politiciens, prétendant que leur système de bascule politique est destiné à devenir insensiblement un moyen de résoudre pacifiquement le grave problème social, qu'eux-mêmes ont résolu en leur faveur, violemment et cela à différentes époques.

VI. — L'histoire nous montre, qu'en arrivant au pouvoir, ils ont déclaré immédiatement que l'ère des Révolutions était terminée. Soit, mais, alors, faites mieux que les autres et nous attendrons.

Comme ils ont la même origine, la même procréation, c'est donc le pouvoir qui les transforme.

Ils seront impuissants pour résister à la même force qui les chasse périodiquement. Les faits historiques sont nos témoins.

VII. — CONCLUSIONS. — De partout, la même nécessité d'une liquidation, provoquée par les mêmes causes. Enfin, il est préférable d'aborder franchement le problème que de se perdre encore dans une foule d'expédients, représentant des petits moyens, conduisant naturellement aux petits résultats, aux déceptions.

La question est universelle, voilà pourquoi nous ne voudrions pas nous voir sans cesse tomber dans les mêmes classifications de nationalités. Nous sommes déjà assez divisés en races jaunes, blanches ou noires, division résultant d'une loi naturelle.

Aussi, il est indiscutable qu'après cette liquidation sociale, — se produisant justement sur la cause de nos malheurs, — les luttes meurtrières seront inutiles, et nous aurons encore le bien-être pour diminuer les causes d'antagonisme qui règnent aujourd'hui d'homme à homme, et parfois d'homme à femme.

Il ne restera donc que l'antagonisme d'homme à animal ; or, il est naturel qu'il existe, c'est une partie où réside la lutte pour l'existence.

II

Les Budgets des puissances républicaines

ÉTATS-UNIS

I. — Le budget des Etats-Unis offre un certain intérêt par comparaison avec celui de la France. Dans le principe, il est le même vis-à-vis des travailleurs ; il n'y a de différence que pour le budget de la guerre. Ainsi, changer la forme du militarisme contre la forme capitaliste, le résultat est identiquement le même.

Voici l'état des recettes et des dépenses fédérales aux Etats-Unis pour la dernière année fiscale qui a fini le 30 juin 1882.

Recettes	403,525,250 dollars.
Dépenses	257,981,439 dollars.

Excédant des r^{es}. 145,543,811 dollars.

Les recettes pour 83 et 84 seront les mêmes.

Eh bien ! Malgré une grande décentralisation politique, nous voyons produire les mêmes revendications prolétaires.

Les genres de 50,000 travailleurs se produisent assez souvent.

Si la Liberté existe, elle est encore impuissante à résoudre ces questions de production et de consommation : il faut encore l'Égalité. Dans ces conditions, les éléments de production ont droit aux mêmes éléments de consommation.

Donc, ils arrivent à se balancer et

n'obligent pas les travailleurs de revendiquer sans cesse ce droit de vivre en produisant.

II. — En somme, la situation des travailleurs est la même, sinon plus mauvaise qu'en Europe.

La classe possédante cherche bien tous les jours à diminuer ou à calmer les réclamations, mais comme elle n'emploie que des palliatifs, elle obtient les mêmes succès qu'en France.

D'ailleurs, nous l'avons vu lors de la grève des mécaniciens, la milice a tiré sur les grévistes.

Le système d'impôt ayant les mêmes défauts que les nôtres, de reposer sur les objets nécessaires à l'existence, il en résulte que les déshérités (ou les convicts, style du *Courrier de Lyon*), subissent toutes les exigences fiscales.

En résumé, quand l'impôt frappe, dans un Etat démocratique (en supposant un impôt), ceux possédant seulement le nécessaire, ils le payent toujours aux dépens de leur santé. Il arrive ce que J.-B. Say a si bien observé : « Il est affligeant de penser que même chez les nations les plus prospères, une partie de la population périt tous les ans de besoin. »

Les gouvernements ont donc beau changer d'étiquette, ou d'adoucir certains régimes, celui de la presse par exemple, ils se rendent tous détestables.

Les actes sont là pour constater nos protestations.

Partout où il existe un atome de pouvoir, vous voyez les mêmes situations économiques.

Inégalité d'abord, et misère ensuite.

Ces deux mots sont étroitement liés. Il faut, pour les faire disparaître, l'anarchie, qui rendra à chacun sa puissance, de produire et de consommer proportionnellement. Les lois naturelles sont là pour rétablir l'équilibre, si quiconque cherchait à le rompre. (*A suivre.*)

Il nous reste à examiner les budgets de la France sous la Royauté, sous l'Empire et sous la République, et ceux des travailleurs. Nous dirons comment on pourra produire et échanger après la Révolution, et cela avec le régime de l'Anarchie.

Notre article sera une réponse aux partisans de la Caisse nationale de retraite, au moyen des bénéfices provenant de la mise en adjudication des bureaux de tabac ou de l'éternelle suppression du budget des cultes.

De même, notre article répondra aux organisateurs de logements à bon marché, en continuant le système d'employer un propriétaire pour régir l'immeuble et naturellement de son aimable concierge.

L'IDÉE INDIVIDUELLE

L'idée individuelle est une chose en quelque sorte sacrée, une partie de l'être qui a conçu cette idée.

Personne, en conséquence, ne peut s'opposer à l'essor de l'idée, nul n'a le droit de la comprimer, de la violenter, encore moins de la détruire.

En un mot, elle naît et doit demeurer libre, et quiconque attende à son libressor ou veut l'étouffer commet un crime.

Comme corollaire immédiat de ce principe, nous déduisons ceci : que tout homme qui a la conviction d'une idée, la conscience d'une pensée qu'il juge bonne ne peut, à moins de lâcheté, l'abandonner ou la sacrifier. Bien plus, il doit, au besoin, se sacrifier lui-même tout entier au triomphe de cette idée.

Armé de ce principe de la liberté absolue de l'idée individuelle, nous allons examiner si, dans l'état actuel des choses, cette liberté existe.

Eh bien ! malheureusement, rien n'est plus facile à démontrer, ou plutôt il est indiscutable que toute l'organisation sociale qui nous régit est l'ennemie la plus absolue de la liberté de penser, et cependant, ceux au profit desquels cette liberté est confisquée, les bourgeois la proclament sans cesse, chantant à tout propos et sur tous les airs ses bienfaits inconnus, mais lorsque, trompé par cette réclame anticipée ou poussé par son indépendance native, un prolétaire se hasarde à émettre publiquement sa pensée, on fait signe à un Jacomet quelconque et le pauvre penseur apprend vite, à ses dépens, que l'on peut tout penser excepté ce qui déplaît aux maîtres.

Et ceux-ci ne s'inquiéteront nullement si les enfants de cet homme ont du pain, si leur mère pourra seule les nourrir, et ne sera pas obligée de passer par les honnes de la mendicité ou de la prostitution.

Au contraire, si la femme est jeune ou sa fille jolie, ils tâcheront d'exploiter la misère de ces infortunées, quitte à les dénoncer ensuite au mépris public par la plume des journalistes vendus à l'exploitation de l'homme par l'homme.

Eh bien ! devant cette odieuse oppression de l'idée individuelle par une poignée de gredins, en face des lâches procédés dont ces gredins usent à l'égard de ceux qui osent dire tout haut ce que tout le monde pense tout bas, que nous reste-t-il à faire ; quel est notre devoir ?

C'est, à notre avis, et pour quiconque n'appartient pas à ces lâches esclaves qui déshonorent encore la classe ouvrière par leur abjecte soumission aux oppresseurs ; c'est, dis-je, de donner à notre pensée l'essor le plus complet vers le but poursuivi par les anarchistes, le seul qui puisse donner à la Révolution prochaine une force capable de renverser les parasites qui s'attribuent, avec le droit de vivre aux dépens de ceux qui travaillent, celui de châtier quiconque ose se permettre de penser autrement qu'eux.

Correspondance Internationale

On nous écrit de Londres :

La semaine a été féconde en explosions. Comme par le passé, la guerre est complètement ouverte contre le cabinet des *Whig*. On n'accusera pas les *fénians* d'être alliés aux cléricaux, comme votre presse gouvernementale l'émet chaque jour, dans votre beau pays révolutionnaire. Ici, nous voyons cléricaux et protestants parfaitement unis pour commettre les attentats contre la liberté ou pour arrêter la Révolution agraire.

Il n'est pas nuisible de vous donner quelques renseignements sur la fabrication de la dynamite ; elle a pris une extension considérable. En 1867, l'Angleterre en a produit 11 tonnes ; en 1868, ce chiffre s'est élevé à 78 tonnes ; en 1872, à 1,350 tonnes ; et en 1874, à 4,000 tonnes. Quatre ans plus tard, en 1878, la production s'est élevée à 6,140 tonnes, et enfin, l'année dernière, à près de 11,000 tonnes.

Et dire que les *fénians* n'en sont pas fabricants.

La question d'Egypte est toujours embrouillée.

Genève. — Nous avons à vous signaler un cas grave, par lequel on peut démontrer les inconvénients de l'inégalité sociale. Ainsi, un millionnaire, M. Bodmer, quitte Zurich pour aller habiter la commune d'Enge ; son départ cause au budget communal une diminution de 24,000 francs en recettes par an. Ainsi accumulés, les capitaux font le beau temps ou la pluie ; les travailleurs sont impuissants à empêcher ces changements dus aux caprices d'un millionnaire.

Italie. — Il vient de se produire à Bergame, une petite manifestation entre ultramontains et protestants. Comme toujours, la police est intervenue et l'armée aussi. On a fait quelques arrestations. Discussion religieuse nullement intéressante.

Tribune Révolutionnaire

La Lutte insère toutes les communications des assemblées révolutionnaires, sans que sa ligne de conduite soit engagée.

Un citoyen qui déclare franchement ne pas être anarchiste, ce à quoi nous n'avons rien à dire, nous écrit pour nous exprimer son étonnement, parce que, dit-il, le document inséré dans la Tribune révolutionnaire de notre dernier numéro et émanant de la Commission d'organisation révolutionnaire, était signé et que l'auteur a fait précéder sa signature de ces mots :

Agréer, citoyen, mes saluts révolutionnaires, au lieu de nos.

Enfin, notre correspondant se plaint de

ce que tous les articles adoptés par la commission d'organisation ne figurent pas dans le projet que *La Lutte* a publié.

Nous sommes autorisés à répondre à ce citoyen — qui, nous l'espérons, sera anarchiste un jour — que le signataire du projet dont il est question, nous en a donné la copie écrite très lisiblement ; cette copie est en partie entre nos mains, et chacun pourra y lire non pas agréer mes, mais agréer nos saluts révolutionnaires.

On est donc simplement en face d'une erreur typographique.

Nous dirons aussi à ce citoyen que ce projet n'émane pas personnellement de son signataire, mais des délégués de dix groupes lyonnais ou de la région, et qu'il y avait lieu de le signer :

1° Parce qu'aucun avis contraire n'avait été formulé par la Commission ;

2° Parce que, jusqu'alors, tous les documents publiés par cette Commission avaient été signés soit par le secrétaire ou le délégué chargé de leur publication.

Enfin nous dirons, relativement aux articles non insérés du projet, que ces articles, outre qu'ils eussent accaparé une grande partie du journal, nous ont semblé, d'accord avec le signataire, pouvoir être réservés à l'étude des groupes une fois le comité fédératif constitué.

Les Rédacteurs du deuxième numéro de la Lutte.

Aux membres de la Commission d'organisation révolutionnaire.

Citoyens, Vous êtes priés de vous rendre, le mercredi 18 courant, à 8 heures 1/2 précises du soir, rue Pierre-Corneille, 73.

Urgence.

Le Secrétaire, H. TRICOT.

LES RÉVOLUTIONNAIRES DE BEUCAIRE AU JOURNAL *la Lutte*.

Salut à l'énergique successeur du *Droit social* et de l'*Etendard révolutionnaire*. Notre concours à l'œuvre que vous entreprenez et notre bonne volonté à le faire connaître dans notre région vous sont acquis.

Vive la Révolution sociale !

Roanne, 10 avril 1883.

Compagnons rédacteurs de *la Lutte*,

Le *Revolver*, groupe anarchiste de Roanne, salue avec joie l'apparition de *la Lutte*, qui continuera la tâche entreprise par ses devanciers : le *Droit social* et l'*Etendard révolutionnaire*.

La bourgeoisie, aussi myope qu'imbécile, en emprisonnant nos amis les anarchistes, croyait écraser ce qu'elle appelle avec terreur l'hydre révolutionnaire. Comme elle s'est trompée, car malgré les menaces des Regnaud, le flot anarchiste monte et rien ne pourra l'endiguer désormais.

Tant qu'il y aura des *Bréhard*, il y aura des meurts-de-faim qui se révolte-

ront pour anéantir la société actuelle, dont le dernier mot est l'exploitation de l'homme par l'homme !

Vive l'Anarchie !

Vive la Révolution sociale universelle !

LE GROUPE.

Un accident d'impression nous oblige à remettre au prochain numéro la suite de notre remarquable article intitulé : LE DROIT ANARCHIQUE.

PETITE POSTE

A nos amis de Cette. — Dans le prochain numéro, nous publierons le compte rendu que vous nous avez envoyé

Scylla. — Veuillez passer au bureau du journal, lundi 16 courant, de 9 à 10 heures du soir.

SOUSCRIPTION

Ouverte dans le journal *la Lutte* pour les dévotés politiques.

Liste n° 103.

Remis par le citoyen Tesser :

Un esclave ivre	1 50
Un anarchiste qui attend le jour.....	1 50
Un mal peigné.....	» 50
Un qui attend la révolution pour se venger de l'oppression.....	» 50
Supplément d'écot.....	1 »
Un compagnon anarchiste qui veut la peau de Jacomet.....	» 10
Un esclave ivre.....	1 »
Collecte faite à l'enterrement de la citoyenne Mathieu.....	5 »
Collecte faite au Cercle progressif des travailleurs de Vienne, dans une soirée familiale.....	5 » 60
Citoyenne Leprou.....	» 60
Produit de la collecte de la réunion du 7, à la Perle, versé par le citoyen Bordat.....	6 20
Collecte faite à un enterrement, versée par le citoyen Vitre.....	2 60
Collecte faite à la réunion de l'Élysée, le 12.....	25 »
Total.....	50 50
Liste précédente.....	13 50
Total.....	64 »

SOUSCRIPTION.

Pour soutenir le journal *la Lutte*,

Jaricot.....	1 »
Brochet (René).....	1 »
Guinard.....	1 »
Freydière (Jean-Baptiste).....	1 »
Un terroriste.....	1 »
Rougeot.....	» 50
Total.....	5 50
Liste précédente.....	7 25
Total.....	12 75

QUESTIONNAIRE

Monsieur le Vicaire. — Qui vous a créé et conservé jusqu'à présent ?

Monsieur le Député. — C'est le Peuple qui m'a créé et qui me conserve.

D. Pourquoi le Peuple vous a-t-il créé et pourquoi vous conserve-t-il ?

R. Le Peuple m'a créé et me conserve parce qu'il ignore que je suis un fieffé hâbleur et un fripon.

D. Quest-ce que le Peuple ?

R. Le Peuple, éternel dupé, est un être mal fini, impuissant, qui voit tout et qui ne comprend rien.

D. Pourquoi dites-vous que le Peuple est mal fini ?

R. Parce que sa bêtise n'a jamais eu de commencement et que peut-être elle n'aura jamais de fin.

D. Combien y a-t-il d'Apôtres ?

R. Il y a 363 bons Apôtres.

D. N'y a-t-il pas existé un Judas parmi les Apôtres ?

R. Oui ; il y en a même existé plusieurs, il en existe encore... on pourrait presque ajouter que les 363 Apôtres sont tous plus ou moins Judas.

Monsieur le Vicaire (prenant une prise). Récitez les Commandements du Peuple.

R. Tu sépareras l'Eglise de l'Etat ; tu réformeras la magistrature ; tu purifieras la police ; tu aboliras les gros traitements ; tu aboliras les armées permanentes ; tu aboliras la censure ; tu aboliras le budget des cultes ; tu aboliras....

Monsieur le Vicaire. — Bien, bien, assez. Qu'est-ce que la foi ?

Monsieur le député. — La foi ! La foi ! ô douce chimère des esprits courts ! ô narcotique précieux dont s'abreuvent nos crédules électeurs ! c'est toi seule qui nous permet d'être impunément traités et parjures au mandat impératif que nous avons signé !

D. Récitez le Symbole des Apôtres.

R. Article 1^{er}. Les Français sont égaux devant la LOI, quels que soient d'ailleurs leurs titres et leur rang.

D. Que signifient ces paroles ?

R. Ces paroles signifient que toutes les RIGUEURS DE LA LOI sont réservées — en cas d'infraction — à quiconque ne possède ni titre, ni rang, ni fortune. Mais que, — à la condition de s'appeler « Son Altesse le prince de » « Monseigneur » « le Cardinal ou Duc » ou bien encore, « Son Excellence le Maréchal, » la Justice alors, perdant ses allures sévères, n'est plus qu'une prostituée souriante, accordant à loisir ses faveurs, et toutes choses ainsi transformées, l'honneur devient un crachoir public, et les coups d'Etat de divins miracles.

Monsieur le Vicaire. — Je suis satisfait de vos réponses ; nous reviendrons sur le même sujet une autre fois ; il ne me reste plus, mon fils, qu'à vous donner ma BÉNEDICTION.

L'ENRHUMÉ

LA RÉVOLUTION ET LA JEUNESSE

Par Gustave FALIÈS

PRIX : 10 CENTIMES

Adresser les demandes à notre Ami :

J. GRAVE, 37, avenue des Gobelins, Paris.

Pour paraître prochainement

LE PROCÈS DES ANARCHISTES

Interrogatoires. — Défense complète et véritable des accusés.

Le Gérant : MOREL.

Lyon, Imprimerie Nouvelle (Association syndicale des Ouvriers typographes)

LA LYRE ANARCHIQUE

Publication hebdomadaire.

VENGE-TOI !

I

Alors que dégustant le champagne à plein verre,
Un oisif insolent se rit de ta misère,
Alors que te volant ta seule affection,
Il pousse ton enfant dans la prostitution.
Pour te récompenser, toi qui fis sa fortune,
Il t'oblige à vider la coupe d'amertume !

REFRAIN

Prolétaire outragé, victime des bourgeois,
Quand l'heure sonnera, frappe-les, tu le dois !
Sois comme eux sans pitié, parle-tout jette l'effroi,
Et par tous les moyens, travailleur, venge-toi !

II

Quand la grève sévit, quand pour quelques centimes
L'on voit sur le pavé des milliers de victimes,
Alors que tes patrons se sont coalisés,
Qu'à te laisser mourir, ils sont autorisés ;

Dois-tu dans l'inaction, sur le seuil de ton antre,
De tes dix doigts crispés, te comprimer le ventre
Prolétaire affamé, etc.

III

Quand pour la liberté de parler ou d'écrire
L'on te met au secret, quand tu dois te proscrire,
Alors qu'un Jacomet fouille en d'ignobles loix,
Que l'aveugle Thémis étale ses faux-poids,
Ne va plus t'engager sur un front de bataille.
Il faut, pour triompher, dissimuler sa taille !
Prolétaire insurgé, etc.

IV

Honneur à Métayer ! admirons son courage ;
Il est mort, ce héros ! achevons son ouvrage.
Affronter le péril, tous les jours, froidement,
Etouffer la douleur jusqu'au dernier moment,
Quoi de plus éloquent pour plaider une cause,
Qu'un pareil dévouement qui librement s'impose !
Prolétaire immolé, etc.

L'ABRUTI.